

Arles 2015

**Les Rencontres
de la photographie**

**Ecrits des Premières L,
Lycée Matisse
de Vence**



Arts plastiques / Accompagnement Personnalisé 1ères littéraires
Sous la direction de Sophie Dehorter, professeure d'arts plastiques,
Ghislaine Zaneboni, professeure de lettres.



Vincent Van Gogh, *Piles de romans français*, 1887. Huile sur toile, 54,4 x 73,6 cm.





Photogramme d'*Aitaisei Josei*, une vidéo réalisée par l'artiste contemporaine japonaise Tabaimo en 2015.

Il était une fois un génie enfermé dans une bouteille de ratafia de champagne. Ce génie était constamment dans un état second. Quand il apparaissait aux simples mortels sous une forme brumeuse. Il disait de manière approximative son credo, « Nul ne peut entraver ma loi, un seul vœu, faites votre choix »

Un appartement sombre, glauque et lugubre dans lequel vivait un homme ; dépressif, malheureux et alcoolique.

Il avait acheté une bouteille de ratafia de Champagne et cinq bouteilles de Balantines dans l'épicerie en bas de chez lui.

L'appartement était sale, laissé à l'abandon de toute gaîté. Tout était en désordre. Le moindre recoin de cette pièce était encombré par la poussière, la saleté, et une odeur de pourriture envahissait l'odorat du génie.

Voici la scène d'exposition de cette tragique histoire...

Tout commença le soir, après plusieurs bouteilles, l'alcool commença à lui monter à la tête. Juste avant d'aller se coucher, il décida d'ouvrir la bouteille de ratafia pour se « rincer » la bouche. Il sortit son tire-bouchon porte-bonheur et déboucha la bouteille. Il fut projeté contre le canapé et là il entendit une voix lui dire « Nul ne peut entraver ma loi, un seul vœu, faites votre choix ».

L'homme ne comprit pas tout de suite mais sans hésiter (et surtout à cause de l'alcool) cria : « JE VEUX ETRE RICHE ! ». Les yeux du génie lui apparurent et le fixèrent pendant un long moment. Le génie claqua des doigts et l'homme s'évanouit.

Quand il se réveilla, il se retrouva dans un appartement luxueux. Son vieil appartement n'était qu'un lointain souvenir, mais malheureusement son alcoolisme était toujours là...

Après plusieurs années à profiter de sa richesse, il se retrouva face à la même bouteille, celle de ratafia de champagne. Il l'ouvrit ... Mais c'est ses yeux qui s'ouvrirent sur une chambre d'hôpital. Une infirmière arriva et lui expliqua qu'il avait fait un coma éthylique et qu'il était resté quatre ans dans un profond coma. Quand il put rentrer chez lui il retrouva son appartement sale et miteux.

Il vit sur le sol les cinq bouteilles de Balantines vides et celle de ratafia toujours fermée.

Akim Meunier, Antoine Nicolas, Camille Lalouette



Ambroise Tezenas, *Karostas Citeums, Lettonie, La seule prison militaire en Europe ouverte aux touristes*, exposition *I was here, tourisme de la désolation*, 2014

Lettre d'un enfant le soir du camp

Papa, Maman,

Je vous écris depuis ma chambre. En fait ce n'est pas une chambre, c'est plutôt une cage dans laquelle je suis coincé depuis ce matin.

Vous m'avez déposé ici il y a quelques heures. Et je ne comprends toujours pas pourquoi... Est-ce que j'ai fait quelque chose de mal ? Est-ce que je vous ai déçus ?

Cet endroit est noir et triste. Il n'y a pas de lumière, presque toutes les fenêtres sont fermées et en plus il y a des grilles pour qu'on ne passe pas. Les murs sont tristes. On dirait qu'ils pleurent... J'ai très froid et rien pour me réchauffer.

Le monsieur qui s'occupe de nous est très bizarre, il a un uniforme, il est méchant quand on pleure ou qu'on est fatigué ; il nous crie dessus. Il ne veut jamais qu'on se repose... Et on n'a même pas le droit de parler aux autres enfants.

Tout à l'heure, le monsieur est venu nous chercher. Il avait un gros pistolet dans les mains. Il nous a dit de sortir ; et dehors, il a dit qu'on devait s'aligner contre un mur et se mettre à genoux. On avait les mains sur la tête, et on devait pas bouger. Même qu'il y a un enfant qui a remué les mains, et le monsieur, il l'a emmené à l'intérieur. Je ne l'ai plus vu depuis ça.

Ce soir, je n'ai presque rien mangé, c'est pas juste, j'ai eu que du pain et de l'eau.

J'espère que demain, ce sera meilleur...

Pourquoi vous m'avez mis là ? Je ne comprends vraiment pas ce que j'ai fait... J'ai simplement eu une mauvaise note à l'école. Je suis désolé je n'avais pas compris que c'était si important pour vous... Est-ce que je pourrais bientôt rentrer à la maison ? Qu'est-ce que je peux faire pour me faire pardonner ?

Je vous promets que je ne ferais plus de bêtises, et je ferais mes devoirs... S'il vous plaît, venez me chercher !!

Je suis en colère mais vous me manquez.

Fred

Eric Audibert, Romane Aubertin



Alex Majoli ou Paolo Pellegrin, exposition *Congo* aux Rencontres d'Arles 2015

Une échappatoire

Waiyaki et Paki étaient deux jeunes hommes âgés de respectivement quinze et dix-sept ans. Ils étaient comme deux frères. Waiyaki avait été recueilli par la famille de Paki à la mort de son père, sa mère décédée en accouchant de lui. Aussi loin qu'il s'en souvienne, leurs deux familles avaient toujours été très proches. Il songea qu'aujourd'hui elles l'étaient peut-être davantage.

Ce jour-là, Waiyaki et Paki rentraient de leur promenade quotidienne en forêt. Ils faisaient cela tous les soirs, histoire de se retrouver après l'école. Quand ils franchirent le seuil de la maison, Paki s'étonna de ne pas voir sa mère, pourtant toujours prête à les accueillir avec son enthousiasme légendaire. Il remarqua alors une petite note sur la table de leur salle à manger. Il allait s'en saisir quand une détonation retentit dans la cour arrière de la maison. Affolés, Waiyaki et lui lâchèrent immédiatement leurs affaires et s'y précipitèrent. Quand il aperçut la scène sous ces yeux, Paki s'empressa de renvoyer le plus jeune à l'intérieur mais... TROP TARD. Il n'avait rien manqué du spectacle de la mère de son ami, sa mère adoptive, qui gisait au sol, une auréole de sang autour de la tête, une arme en main. Alors que Paki se laissait tomber à côté de la défunte et qu'il comprenait peu à peu ce qui se trouvait sous ces yeux, il eut l'impression qu'une vague glacée engourdissait tous ses membres et que son cœur se déchirait, telle une simple feuille de papier. Tout à coup, il sentit une main s'abattre sur son épaule et il sursauta, ne s'attendant pas à trouver Waiyaki derrière lui. Il avait le visage inondé de larmes, tout comme lui, il s'en rendit finalement compte, et lui tendait un bout de papier en marmonnant qu'il était désolé. C'était la note qui se trouvait sur la table à leur arrivée. Paki s'en saisit avec hâte, espérant trouver une justification au geste de sa mère. C'était une photographie de son père sur laquelle était inscrit en grosses lettres rouges « IL EST MORT ! ». Il reconnut sans peine l'écriture de sa mère. Cela constituait peut-être une explication en soi. Waiyaki se leva alors brusquement, il entraîna Paki derrière lui et ils se précipitèrent dans la

maison. Ils se trouvèrent soudain face à face avec un homme terrifiant dont l'on ne pouvait apercevoir que les yeux. Il pointait sur eux un fusil et deux hommes se tenaient derrière lui. Waiyaki et Paki se figèrent. L'homme les fixait d'un regard glacial. Il laissa échapper un petit ricanement sarcastique et déclara :

« - Alors c'est vous les deux minots que M. Matumba souhaitait protéger à ses risques et périls !? »

- Qu'est-ce que vous voulez ?! rétorqua Paki, prenant son courage à deux mains.
- Ce que je veux ?! C'est VOUS que je veux bande d'abrutis !
- Pourquoi ? balbutia Waiyaki.
- Je vois que vous n'êtes au courant de rien ! Votre père ne vous a pas prévenus ?
- De quoi devrait-on être au courant ?
- Eh bien, voyez-vous, M. Matumba faisait partie du plus grand gang de la région, qui sait cependant se faire discret. Le problème, c'est qu'il se faisait un peu vieux, et nous avons besoin de nouvelles recrues pour mener à bien nos projets, vous comprenez ? Votre père, voulant vous « protéger », s'est obstiné à vous tenir à l'écart et en a donc payé le prix.
- Mais vous êtes horribles ! JAMAIS au grand jamais nous ne vous suivrons !
- Vous n'avez pas le choix ! s'énerva l'homme. De toute façon où irez-vous ? Il ne vous reste rien ! »

Voyant qu'il avait baissé sa garde, et que les hommes qui l'accompagnaient étaient sortis, Waiyaki et Paki échangèrent un regard et n'eurent pas besoin de mots pour se comprendre. Ils savaient ce qu'ils avaient à faire. L'homme avait peut-être une arme, mais eux avaient la jeunesse et la rapidité. Ils foncèrent vers la sortie sans se retourner. L'homme ne s'y attendant pas, eut une réaction tardive, et, une fois remis de sa surprise, envoya ses hommes à leur poursuite. Malheureusement pour eux, ils étaient patauds et ne purent les rattraper.

Les deux adolescents trouvèrent refuge dans la forêt de Banana, qu'ils connaissaient aussi bien que leur poche. Soudain, Waiyaki fondit en larmes et Paki accourut aussitôt.

« - Que se passe-t-il ? s'affola-t-il.

- Où... Où... allons nous... aller... maintenant ? sanglota Waiyaki. »

En guise de réponse, Paki grimpa jusqu'à la cime d'un arbre situé sur sa droite, et incita son ami à le suivre. Celui-ci le suivit sans comprendre. Alors qu'ils s'installaient sur les branches, l'aîné lui montra le ciel étoilé. La nuit venait de tomber.

« - Regarde le ciel Waiyaki.

- Oui.
- Dis-toi que c'est le monde, et les étoiles, ce sont tous les endroits où nous pouvons aller. »

Ces paroles réchauffèrent le cœur de Waiyaki qui sentit l'espoir renaître.

« - Dès demain, nous nous mettrons en marche vers Boma, ce n'est qu'à quelques malheureux kilomètres d'ici. Nous nous en sortirons Waiyaki, je t'en fais la promesse ».

Noémie De Sousa Antonio, Laura Convert



Ambroise Tézenas : *Rwanda genocide Memorial Tour*, exposition *I was here*, tourisme de la désolation, 2014

Cette forme circulaire
Comme celle de notre Terre,
Comme celle de l'infini,
Comme celle de l'éphémère
Qui laisse penser à un même parti, tous réunis...
Pourtant ce goût amer
Que n'ont pas ces sourires fiers...

Sanguinaires !
Ils considèrent ces visages dévêtus de leur chair
Alignés sur ces étagères atrabilaires
Êtres superflus qui ne doivent subsister
Innocents ignorés isolés
Déshérités de leur vie cadénassée
Calamité des hommes
Liberté retirée en somme
Disparité de placidité
Mais persistance aux différences
Laissant place à la souffrance...

J'imagine cette lueur cette lumière
Comme enfin la paix, qu'on acquiert
Au bout de ce chemin obscur
Enfin une paix sûre !

Hoani Merle



Alex Majoli ou Paolo Pellegrin, exposition *Congo* aux Rencontres d'Arles 2015

Le regard au loin, plus rien n'a d'importance, même pas ce qu'il me reste de cher. Je me sens seule, vide, abandonnée et sans âme. Perdue dans mon incompréhension, dont je ne peux sortir, je divague. Mon esprit est parti avec lui, je ne peux plus y remédier. Son regard, son sourire, son étreinte charnelle, ses baisers tendres, son odeur sucrée.

*Tout me manque.
Il me manque.*

Chaque souvenir défile devant mes yeux, cela me détruit à petit feu. Nos balades en mer, le vent dans nos cheveux, l'odeur salée posée sur notre peau satinée, nos matinées tendres à admirer le soleil levant, cette tasse de café qui nous réchauffait les mains, ce baiser tendre que tu m'offrais si bien.

Si tu savais comme tu me manques.

La chaleur de ton corps, nos doigts entrelacés, tes mots doux qui me berçaient tendrement, ton regard profond. Nos éclats de rires résonnent dans ma tête comme si tu étais encore là, près de moi. Ta voix protectrice dont je ne pouvais me passer me rappelle à quel point je t'aimais, cette complicité unique que nous avions me procurait un bonheur intense.

Si tu savais comme tu me manques.

Ce manque me détruit. Je n'ai plus envie de rien. Sache-le, toi qui me comprenais si bien...

Tu m'as été arraché, si tu savais comme je suis dévastée. Me dire que je ne pourrais plus jamais être protégée par tes bras, que nos nuits sensuelles et charnelles ne pourront se renouveler. Ta petite bouille le matin, ton sourire émerveillé qui me faisait craquer, tes cheveux en bataille que tu détestais. Mais moi, je les adorais.

Tu te souviens ? Cette nuit étoilée, sur le toit de cette maisonnette, à admirer les étoiles, et à rêver que cela dure une éternité. Tout est fini à présent. Tu t'en es allé, tu m'as laissé, seule à jamais, pour l'éternité.

Jéromine JOCALLAZ & Kellie NICOLETTI



Ambroise TEZENAS, *Ville fantôme*, Tchernobyl Ukraine. Exposition *I was here, tourisme de la désolation*, 2014

Radiations

Sifflez donc rossignols
Jouez chantez insouciant à l'école
Fleurs agitez votre parfum au vent
C'est le printemps !

Oh Tchernobyl qu'as-tu fait à cette ville !

Un nuage tenace
Pesant sur les hommes tel une menace
Blessant tous les cœurs pour l'éternité
Pas de pitié !

Oh Tchernobyl qu'as-tu fait à cette ville !

Noir silencieux sournois
Il se propage lentement sans loi
Plongeant cette ville dans la douleur
Pleurs et horreur !

Oh Tchernobyl qu'as-tu fait à cette ville !

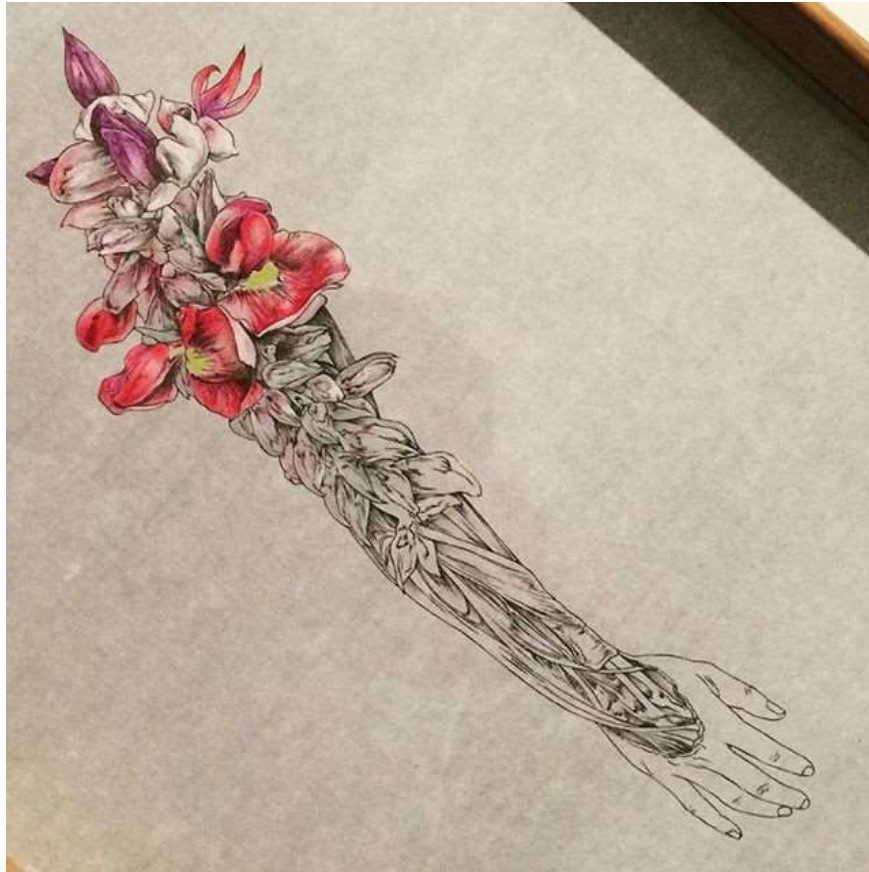
Maladie s'ensuivra
Un jour ou l'autre il vous rattrapera
Partez fuyez, abandonnez vos biens
Ça sert à rien !

Oh Tchernobyl qu'as-tu fait à cette ville !

Puis voilà qu'un matin
Plus de pollution est-ce bien la fin ?
Reconstruction est-ce bien de raison
Que de questions...

Oh Tchernobyl qu'as-tu fait à cette ville ?

Léa DABLAIN Diane CARREAUX



Tabaimo (artiste japonaise contemporaine), *Flow-er*, fondation Van Gogh, Arles, été 2015

Journal de Bord

Jour 781 : an 1916

5h13 du matin :

Le réveil fut brutal ce matin, les Allemands se sont rapprochés de notre base.

Nous sommes tous enterrés dans les tranchées attendant l'ordre du chef.

La nuit noire et le brouillard hivernal nous envahissent tous les jours, chaque bruit, chaque son nous donne l'impression qu'un ennemi va surgir à tout moment.

Plus les heures passent, plus les conditions sont difficiles. Nos vivres se font rares, le froid enveloppe les tranchées et pénètre notre chair.

Une partie de notre cerveau est figée par la peur et l'autre nous laisse divaguer dans nos souvenirs les plus lointains, laissant place à une infime part de bonheur.

Jour 782

Aujourd'hui Paul m'a réveillé. Les provisions sont arrivées au camp qui se trouve à plusieurs kilomètres de nos tranchées. Nous allons donc aller les chercher

Mon petit groupe et moi partons armés pour nous défendre en cas d'attaque ennemie. Mon meilleur ami Paul se charge d'être à la tête du groupe, pour nous motiver après cette affreuse nuit.

Une fois arrivés à la base, nous nous emparons des vivres, et nous repartons satisfaits.

Quelques heures plus tard, nous nous reposons car nous souffrons tous du poids des sacs de provision. C'est alors que Paul prend la décision d'une ronde aux alentours. Après quelques minutes, je distingue une silhouette dans la brume, et un coup de feu, très proche, nous fait tressaillir. Je me dirige vers le son qui retentit encore, et là que vois-je ? Paul étendu au sol, déjà mort, une balle dans la tête.

Jour 783

Hier une fois revenus à la tranchée, nous avons annoncé la nouvelle aux autres. Paul était aimé de tous, il était notre chef de groupe

Notre journée fut difficile, nous étions tous atteint par sa mort.

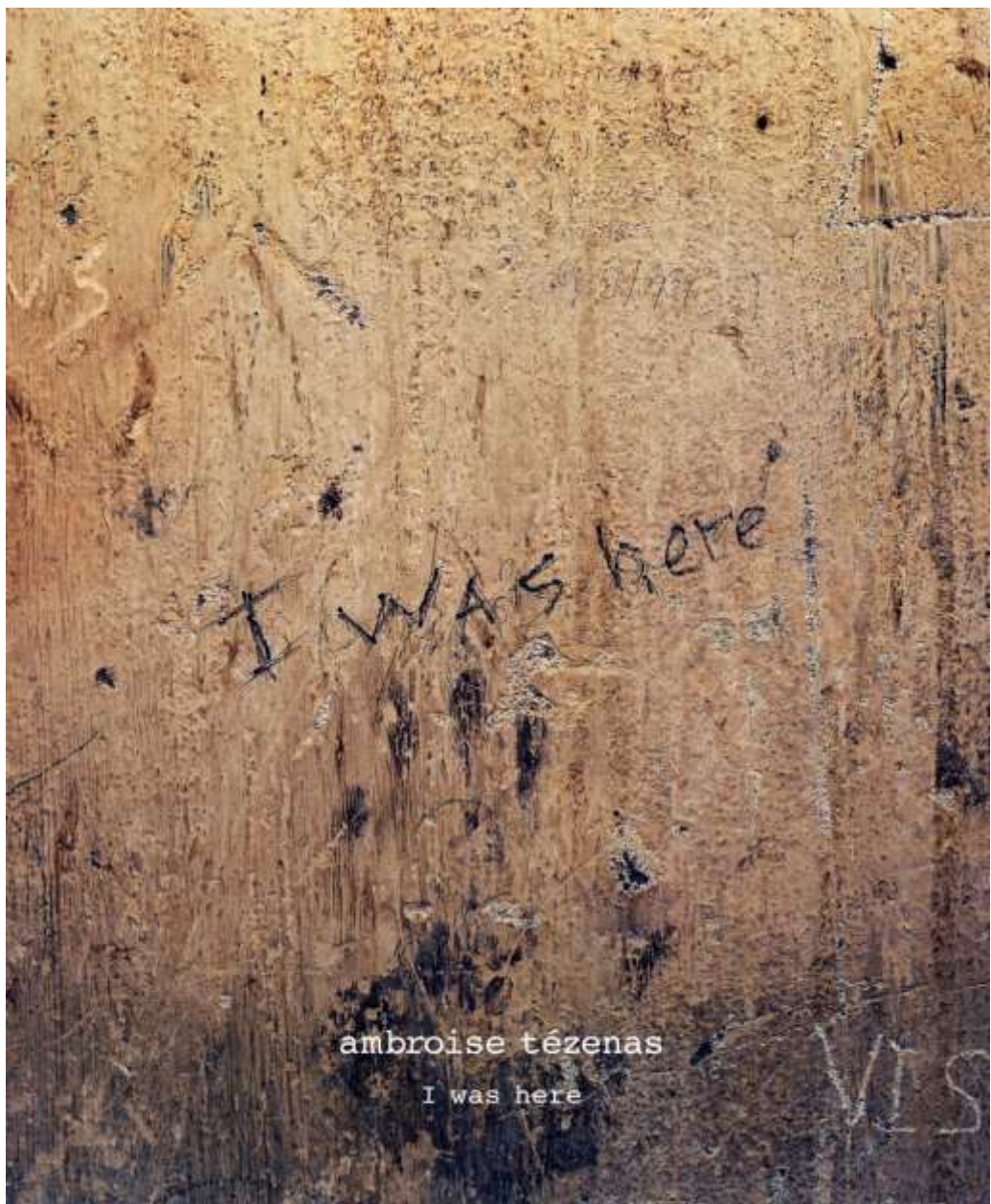
Jour 787

Cela fait longtemps que je n'ai pas écrit ; nous avons été attaqués par les Allemands. Nous avons perdu beaucoup d'hommes.

Mes hommes et moi décidons de nous réunir, et partons chercher le cadavre de Paul. Une heure passe. Lorsque nous retrouvons son corps, c'est dans une brume aveuglante. En me rapprochant, j'aperçois comme des fleurs naissant de son corps. Je décide de mentir au groupe, d'abandonner nos recherches et de dire que le corps avait disparu pour laisser naître la beauté d'une vie nouvelle à travers son âme.

Ce soir en m'endormant je me dis que cet épais nuage blanc a dû prendre naissance dans mon imagination et que ces fleurs ne sont que le fruit d'une vision irréaliste.

Hallouma Belhadj, Isaulde Ardouin



Ambroise Tézenas, exposition *I was here, tourisme de la désolation*, 2014, présentée aux Rencontres d'Arles 2015

Cela fait trois jours que j'ai été embarqué de force par les gendarmes dans ce train. Tout ce que je sais, c'est qu'ils doivent nous emmener travailler en Pologne.

Les conditions de notre voyage forcé sont telles qu'aucun être humain ne peut les imaginer.

Vu les circonstances, je sens qu'il faut que je laisse une trace de tout ce que j'ai vécu.

Tout a commencé le matin du 16 juillet 1942.

J'étais dans mon lit quand soudain j'ai entendu des cris venant d'en bas. Anxieux, je me suis dirigé vers la porte d'entrée. Des coups violents frappèrent ma porte. J'ouvris. Des gendarmes me demandèrent alors mes papiers et je fus tout de suite emmené.

Quelques heures plus tard j'étais sur la place publique. Il y avait un de ces brouhahas! Et la chaleur d'été n'arrangeait pas les choses. On commençait à avoir soif, et la population retenue supplia les gendarmes. Ils refusèrent de nous rafraîchir, et ce furent les pompiers qui nous arrosèrent à grands jets d'eau. C'était effroyable : détenir des milliers de personnes, hommes, femmes, enfants, dans de telles conditions ! C'était comme si nous étions des ennemis publics que l'on devait séparer de la société. Tout ça parce que nous étions juifs. Nos estomacs étaient tiraillés par la faim. Déjà, avant cela, nous ne mangions pas beaucoup avec les tickets de rationnement. Mais là, nous étions à la limite de mourir de faim.

Deux jours plus tard, nous fûmes transportés par des autobus au camp d'internement d'Auschwitz.

On nous installa dans les multiples appartements du camp. Les conditions de vie étaient déplorables. Un soir, j'ai entendu mes « colocataires » discuter sur un plan d'évasion. Ils disaient que le camp avait été choisi par les Nazis car il était sous haute sécurité. Et il était entouré de barbelés. Mes camarades me proposèrent de participer à leur plan d'évasion qui consistait à creuser un tunnel jusqu'à l'extérieur. Effrayé, je préférerais ne pas m'y associer. Une semaine plus tard, ils furent découverts à quelques mètres de la sortie. Par la suite, je n'entendis plus jamais parler d'eux. Au fur et à mesure que le temps passait, des familles disparaissaient, sans nouvelles. Elles sont sans doute parties travailler en territoire ennemi.

Cinq mois plus tard, ce fut mon tour. On m'emmena à la gare. Par la suite, on me fit entrer de force dans un wagon avec une soixantaine d'autres personnes. Personne ne connaissait notre destination.

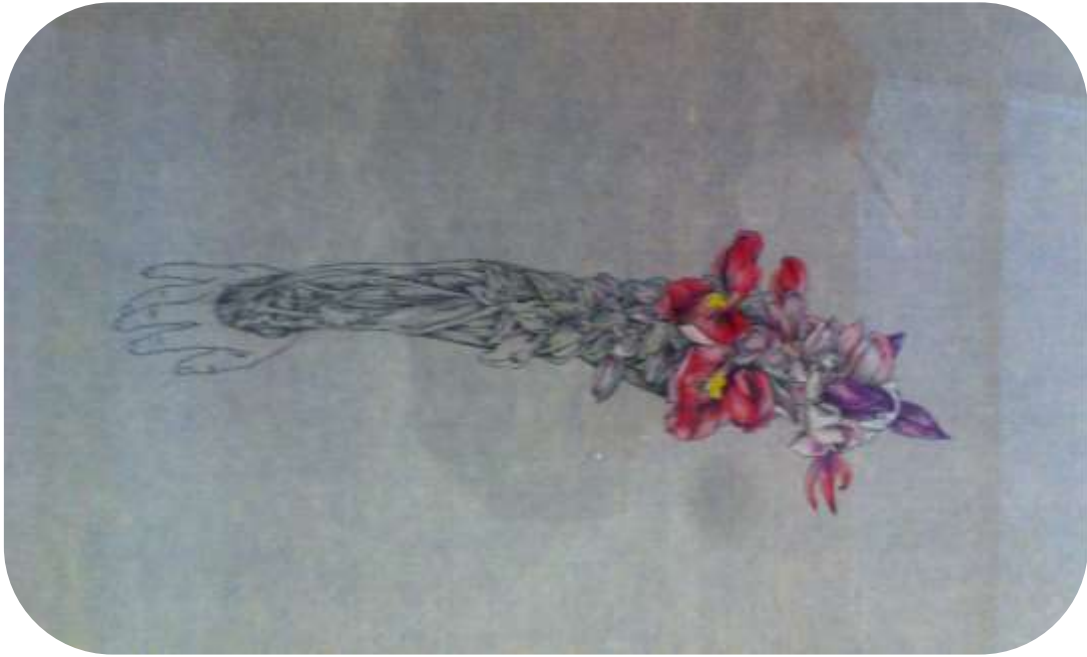
A partir de là a débuté un enfer de trois jours et trois nuits. Nous étions soixante-dix-sept hommes, femmes, vieillards et enfants à étouffer dans ce wagon, tous debouts, serrés les uns contre les autres, sans pouvoir bouger ni s'asseoir. A notre disposition, deux seaux : un rempli d'eau et un pour l'hygiène. Dans ce wagon, nous avions très chaud bien que nous fussions en hiver. Nous portions des vêtements chauds en raison de la saison. Au bout d'un jour, la soif commença à devenir insupportable, de plus, venait s'ajouter la puanteur des excréments qui s'accumulaient. J'étais vraiment au plus mal, je souffrais d'une migraine causée sans doute par les cris incessants, les pleurs des enfants, des vieillards et la souffrance des malades. En effet, une épidémie mortelle avait commencée à se déclarer, et, le lendemain, un quart d'entre nous avaient succombé. A ma grande honte, je me reposais en m'asseyant sur les cadavres.

A ce moment-là, je rêve de pouvoir me dégourdir et respirer de l'air pur. Je me revois enfant courant au milieu des arbres du bois de Vincennes. Mais ces pensées ne me rendent encore plus malheureux lorsque je reviens à la dure réalité du wagon et des souffrances que j'endure. Quelques heures plus tard, à travers les ouvertures du wagon, je pus apercevoir une fumée au loin. C'est donc vrai, on nous emmène probablement vers une usine de production afin d'y travailler. Mais au fond de moi un doute lancinant subsiste. Combien de temps allons-nous rester ici ? Et que ferait-on des enfants ? Tant de questions et aucune réponse. L'angoisse me prend. L'incertitude de notre sort à tous devient insupportable.

A celui qui trouve ce journal, je prie de faire partager ces expériences effroyables que des milliers de gens ont vécues, seulement parce qu'ils étaient Juifs. Il faut urgemment que les alliés découvrent cette épouvantable réalité. Je l'implore, aussi, de retrouver ma famille, de la prévenir de ma situation et de les rassurer, à moins qu'elle ne soit déjà fait déporter. Je n'ai pas peur de mourir, j'ai seulement peur de ne pas avoir assez vécu et de tomber dans l'oubli.

J'étais ici.

Anouchka PIROTTE, Oriane MARAGÉ



Tabaimo (artiste japonaise contemporaine), *Flow-er*, fondation Van Gogh, Arles, été 2015

Renouveau

Le village s'est vidé
Le soldat apeuré
Est désormais libéré
Son âme est en paix
A la nature livrée

Son corps git tristement
Baignant dans son propre sang
S'il avait su, l'Innocent
Qu'ils plieraient sous la force du tyran
Lui et ses frères combattants

La fleur qui maintenant éclot,
Annonce le renouveau
Pour ce soldat nouveau
Débarrassé de tout fléau

Manon Fadloun , Camille Héraud

LA FILLE A CINQ SOUS

Photo : Alex Majoli ou Paolo Pellegrin, exposition Congo aux Rencontres d'Arles 2015



Je t'ai croisée au petit matin dans les faubourgs sordides
 toi petite fille aux mœurs légères
 dans ton regard on pouvait lire la lassitude morne
 et une tristesse dont je devinais qu'elle n'était nullement passagère
 tu n'étais rien petite traînée à cinq sous
 tu n'étais rien pourtant tu m'as rendu fou
 ton corps fut mon autel
 je lui rends grâce de m'avoir fait goûter une part de divin
 levant les yeux au ciel
 tu évitais tout face à face et tu semblais déjà si loin
 l'amour est un enfant de bohème
 tu m'as laissé ma belle afin de poursuivre ton chemin
 pour te dédier ce poème j'ai délaissé ma pelle
 enfin tout entière tu m'appartiens
 prisonnier de ton amour je me sens libre de leurs barreaux
 ensemble pour toujours